

III

LA MOSKOWA

ENFIN l'armée russe s'arrêtait ! Miloradowitch, seize mille recrues, et une foule de paysans, portant la croix et criant, *Dieu le veut !* accouraient se joindre à ses rangs. On nous apprit que les ennemis remuaient toute la plaine de Borodino, hérissant leur sol de retranchements, et paraissant vouloir s'y enraciner pour ne pas reculer davantage.

Napoléon annonça une bataille à son armée ; il lui donna deux jours pour se reposer, pour préparer ses armes et ramasser des subsistances. Il se contenta d'avertir les détachements envoyés aux vivres : « Que, s'ils n'étaient pas rentrés le lendemain, « ils se priveraient de l'honneur de combattre ! »

L'Empereur voulut alors connaître son nouvel adversaire. On lui dépeignit Kutusof comme un vieillard, dont jadis une blessure singulière avait commencé la réputation. Depuis, il avait su profiter habilement des circonstances. La défaite même

d'Austerlitz, qu'il avait prévue, avait augmenté sa renommée. Ses dernières campagnes contre les Turcs venaient encore de l'accroître. Sa valeur était incontestable ; mais on lui reprochait d'en régler les élans sur ses intérêts personnels, car il calculait tout. Son génie était lent, vindicatif, et surtout rusé ; caractère de Tartare ! sachant préparer, avec une politique caressante, souple et patiente, une guerre implacable.

Du reste, encore plus adroit courtisan qu'habile général ; mais redoutable par sa renommée, par son adresse à l'accroître, à y faire concourir les autres. Il avait su flatter la nation entière, et chaque individu, depuis le général jusqu'au soldat.

On ajouta qu'il y avait dans son extérieur, dans son langage, dans ses vêtements même, enfin dans ses pratiques superstitieuses, et jusque dans son âge, un reste de Suwarow, une empreinte d'ancien Moscovite, un air de nationalité qui le rendait cher aux Russes. A Moscou, la joie de sa nomination avait été poussée jusqu'à l'ivresse : on s'était embrassé au milieu des rues, on s'était cru sauvé !

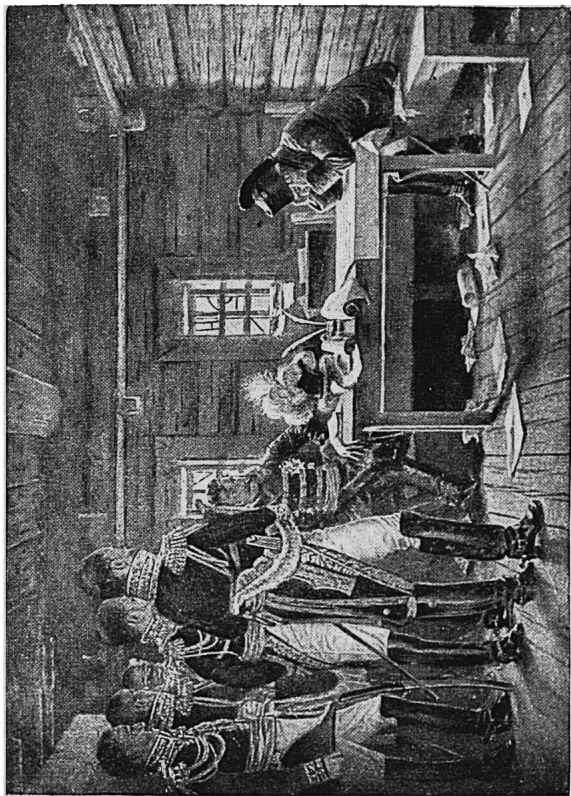
Quand Napoléon eut pris ces renseignements et donné ses ordres, on le vit attendre l'événement avec cette tranquillité d'âme des hommes extraordinaires. Il s'occupa paisiblement à parcourir les environs de son quartier général. Murat l'avait devancé de quelques lieues. Depuis l'arrivée de Kutusof, des troupes de cosaques voltigeaient sans cesse autour des têtes de nos colonnes. Murat s'irritait

de voir sa cavalerie forcée de se déployer contre un si faible obstacle. On assure que ce jour-là, par un de ces premiers mouvements dignes des temps de la chevalerie, il s'élança seul, et tout à coup, contre leur ligne, s'arrêta à quelques pas d'eux ; et que là, l'épée à la main, il leur fit d'un air et d'un geste si impérieux le signe de se retirer, que ces barbares obéirent et reculèrent étonnés !

Ce fait, qu'on nous raconta sur-le-champ, fut accueilli sans incrédulité. L'air martial de ce monarque, l'éclat de ses vêtements chevaleresques, sa réputation, et la nouveauté d'une telle action, firent paraître vrai cet ascendant momentané, malgré son invraisemblance ; car tel était Murat : roi théâtral par la recherche de sa parure, et vraiment roi par sa grande valeur et son inépuisable activité ; hardi comme l'attaque, et toujours armé de cet air de supériorité, de cette audace menaçante, la plus dangereuse des armes offensives !

Aussitôt on se saisit des villages et des bois. A gauche et au centre ce furent l'armée d'Italie, la division Compans, et Murat ; à droite, Poniatowski. L'attaque fut générale, car l'armée d'Italie et l'armée polonaise paraissaient à la fois sur les deux ailes de la grande colonne impériale. Ces trois masses rejetaient sur Borodino les arrière-gardes russes, et toute la guerre se concentrait sur un seul point.

Ce rideau enlevé, on découvrit la première redoute russe ; trop détachée en avant de la gauche



«Avance ou recule ?
(D'après le tableau de Verestchagin.)

de leurs positions, elle la défendait sans en être défendue. Les accidents du sol avaient obligé de l'isoler ainsi.

Compans profita habilement des ondulations du terrain : ses élévations servirent de plate-forme à ses canons pour battre la redoute, et d'abri à son infanterie pour la disposer en colonnes d'attaque. Le 61^e marcha le premier : la redoute fut enlevée d'un seul élan et à la baïonnette ; mais Bagration envoya des renforts qui la reprirent. Trois fois le 61^e l'arracha aux Russes, et trois fois il en fut rechassé ; mais enfin il s'y maintint, tout sanglant et à demi détruit.

Le lendemain, quand l'Empereur passa ce régiment en revue, il demanda où était son troisième bataillon : « Il est dans la redoute ! » repartit le colonel. Mais l'affaire n'en était pas restée là : un bois voisin fourmillait encore de tirailleurs russes ; ils sortaient à chaque instant de ce repaire, pour renouveler leurs attaques, que soutenaient trois divisions. Enfin l'attaque de Schewardino par Morand, celle des bois d'Elnia par Poniatowski, achevèrent de dégoûter les troupes de Bagration, et la cavalerie de Murat nettoya la plaine. Ce fut surtout la ténacité d'un régiment espagnol qui rebuta les ennemis : ils cédèrent, et cette redoute, qui était leur avant-poste, devint le nôtre.

En même temps l'Empereur désignait à chaque corps sa place ; le reste de l'armée entra en ligne, et une fusillade générale, entrecoupée de quelques

coups de canon, s'était établie. Elle continua jusqu'à ce que chaque parti se fût fixé sa limite, et que la nuit eût rendu les coups incertains.

Un régiment de Davout cherchait alors à prendre son rang dans la première ligne. Trompé par l'obscurité, il la dépassa, et alla donner tout au milieu des cuirassiers russes, qui l'assaillirent, le mirent en désordre, lui enlevèrent trois canons, et lui prirent ou tuèrent trois cents hommes. Le reste se pelotonna aussitôt, formant une masse informe, mais toute hérissée de fer et de feu ; l'ennemi n'y put pénétrer davantage, et cette troupe affaiblie put regagner sa place de bataille.

L'Empereur campa derrière l'armée d'Italie, à la gauche de la grande route ; la vieille garde se forma en carré autour de ses tentes. Aussitôt que la fusillade eut cessé, les feux s'allumèrent. Du côté des Russes, ils brillaient en vaste demi-cercle ; du nôtre, en clarté pâle, inégale, et peu en ordre, les troupes arrivant tard et à la hâte, sur un terrain inconnu, où rien n'était préparé, et où le bois manquait, surtout au centre et à la gauche.

L'Empereur dort peu. Le général Caulaincourt venait de la redoute conquise. Aucun prisonnier n'était tombé entre nos mains, et Napoléon, étonné, multipliait ses questions. « Sa cavalerie n'avait-elle
« donc pas chargé à propos ? Ces Russes sont-ils
« décidés à vaincre ou à mourir ? » On lui répondit que, « fanatisés par leurs chefs, et accoutumés à
« combattre des Turcs, qui achèvent leurs prison-

« niens, ils se faisaient tuer plutôt que de se rendre. » L'Empereur alors tomba dans une méditation profonde, et jugeant qu'une bataille d'artillerie serait la plus sûre, il multiplia ses ordres pour faire arriver en toute hâte les parcs qui n'avaient pas encore rejoint.

Cette nuit-là même, une pluie fine et froide commença à tomber, et l'automne se déclara par un vent violent. C'était un ennemi de plus, et qu'il fallait compter ; car cette époque de l'année répondait à l'âge dans lequel entraît Napoléon, et l'on sait l'influence des saisons de l'année sur les saisons pareilles de la vie !

Dans cette nuit que d'agitations diverses ! chez les soldats et les officiers, le soin de préparer leurs armes, de réparer leur habillement, et de combattre le froid et la faim, car leur vie était un combat continu ; chez les généraux, et même chez l'Empereur, l'inquiétude que le succès de la veille n'eût découragé les Russes, et que dans l'obscurité ils ne se dérobaient. Murat en avait menacé ; on crut plusieurs fois voir leurs feux pâlir ; on s'imagina entendre des bruits de départ. Mais le jour seul effaça la lueur des bivouacs ennemis.

Cette fois on n'eut pas besoin d'aller les chercher au loin. Le soleil du 6 septembre retrouva les deux armées, et les montra l'une à l'autre, sur le même terrain où la veille il les avait laissées. Ce fut une joie générale. Enfin cette guerre vague, molle, mouvante, où nos efforts s'amortissaient, dans laquelle

nous nous enfonçons sans mesure, s'arrêtait : on touchait au fond, au terme, et tout allait être décidé !

L'Empereur profita des premières lueurs du crépuscule pour s'avancer entre les deux lignes, et parcourir, de hauteur en hauteur, tout le front de l'armée ennemie.

Sa reconnaissance faite, il se décide. On l'entend s'écrier : « Eugène sera le pivot ! c'est la droite
« qui engagera la bataille. Dès qu'à la faveur du
« bois elle aura envahi la redoute qui lui est oppo-
« sée, elle fera un à-gauche, et marchera sur le
« flanc des Russes, ramassant et refoulant toute
« leur armée sur leur droite et dans la Kologha. »

L'ensemble ainsi conçu, il s'occupe des détails. Pendant la nuit trois batteries, de soixante canons chacune, seront opposées aux redoutes russes : deux en face de leur gauche, la troisième devant leur centre. Dès le jour Poniatowski et son armée, réduite à cinq mille hommes, s'avanceront sur la vieille route de Smolensk, tournant le bois auquel l'aile droite française et l'aile gauche russe s'appuient. Il flanquera l'une et inquiétera l'autre ; on attendra le bruit de ses premiers coups.

Aussitôt toute l'artillerie éclatera contre la gauche des Russes ; ses feux ouvriront leurs rangs et leurs redoutes, et Davout et Ney s'y précipiteront ; ils seront soutenus par Junot et ses Westphaliens, par Murat et sa cavalerie, enfin par l'Empereur lui-même avec vingt mille gardes. C'est contre

ces deux redoutes que se feront les premiers efforts ; c'est par elles qu'on pénétrera dans l'armée ennemie, dès lors mutilée, et dont le centre et la droite se trouveront à découvert, et presque enveloppés.

Cependant, comme les Russes se montrent par masses redoublées à leur centre et à leur droite, menaçant la route de Moscou, seule ligne d'opération de la Grande Armée ; comme, en jetant ses principales forces et lui-même vers leur gauche, Napoléon va mettre la Kologha entre lui et ce chemin, sa seule retraite, il pense à renforcer l'armée d'Italie qui l'occupe, et il y joint deux divisions de Davout et la cavalerie de Grouchy. Quant à son flanc gauche, il juge qu'une division italienne, la cavalerie bavaroise et celle d'Ornano, environ dix mille hommes, suffiront pour le couvrir. Tels sont les projets de Napoléon.

Rien ne fut si calme que le jour qui précéda cette grande bataille. C'était comme une chose convenue ! Pourquoi se faire un mal inutile ? Le lendemain ne devait-il pas décider de tout ? D'ailleurs chacun avait besoin de se préparer : les différents corps, leurs armes, leurs forces, leurs munitions ; ils avaient à reprendre tout leur ensemble, que la marche a toujours plus ou moins dérangé. Les généraux avaient à observer leurs dispositions réciproques d'attaque, de défense, et de retraite, afin de les conformer l'une à l'autre et au terrain, et de donner au hasard le moins possible.

Ainsi, près de commencer leur terrible lutte, ces

deux colosses s'observaient attentivement, se mesuraient des yeux et se préparaient en silence à un choc épouvantable.

L'Empereur, ne pouvant plus douter de la bataille, rentre dans sa tente pour en dicter l'ordre. Là il médite sur la gravité de sa position. Il a vu les deux armées égales : environ cent vingt mille hommes et six cents canons de chaque côté : chez les Russes, l'avantage des lieux, d'une seule langue, d'un même uniforme, d'une seule nation, combattant pour une même cause, mais beaucoup de troupes irrégulières et de recrues ; chez les Français, autant d'hommes, mais plus de soldats, car on vient de lui remettre la situation de ses corps : il a devant les yeux le compte de la force de ses divisions ; et, comme il ne s'agit ici ni d'une revue ni de distributions, mais d'un combat, cette fois les états n'en sont point enflés. Son armée était réduite, il est vrai, mais saine, souple, nerveuse, telle que ces corps virils qui, venant de perdre les rondeurs de la jeunesse, montrent des formes plus mâles et plus prononcées.

Toutefois, depuis plusieurs jours qu'il marche au milieu d'elle, il l'a trouvée silencieuse, de ce silence qui est celui d'une grande attente ou d'un grand étonnement ; comme la nature au moment d'un grand orage, ou comme le sont les foules à l'instant d'un grand danger.

Il sent qu'il lui faut du repos, de quelque espèce qu'il soit, et qu'il n'y en a plus pour elle que dans la

mort ou dans la victoire : car il l'a mise dans une telle nécessité de vaincre, qu'il faut qu'elle triomphe à tout prix. La témérité de la position où il l'a poussée est évidente ; mais il sait que, de toutes les fautes, c'est celle que les Français pardonnent le plus volontiers ; qu'enfin ils ne doutent ni d'eux, ni de lui, ni du résultat général, quels que soient les malheurs particuliers.

Au milieu de cette journée, Napoléon avait remarqué dans le camp ennemi un mouvement extraordinaire. En effet, toute l'armée russe était debout et sous les armes. Kutusof, entouré de toutes les pompes religieuses et militaires, s'avancait au milieu d'elle. Ce général a fait revêtir à ses popes et aux archimandrites leurs riches et majestueux vêtements, héritages des Grecs. Ils les précèdent, portant les signes révévés de la religion, et surtout cette sainte image, naguère protectrice de Smolensk, qu'ils disent s'être miraculeusement soustraite aux profanations des Français sacrilèges.

Quand le Russe voit ses soldats bien émus par ce spectacle extraordinaire, il élève la voix, il leur parle surtout du ciel, seule patrie qui reste à l'esclavage. C'est au nom de la religion de l'égalité qu'il cherche à exciter ces serfs à défendre les biens de leurs maîtres ; c'est surtout en leur montrant cette image sacrée, réfugiée dans leurs rangs, qu'il invoque leurs courages et soulève leur indignation !

Napoléon, dans sa bouche, « est un despote universel ! le tyranique perturbateur du monde !

« un vermisseau ! un archi-rebelle qui renverse
 « leurs autels, les souille de sang ; qui expose la
 « vraie Arche du Seigneur, représentée par la
 « sainte image, aux profanations des hommes,
 « aux intempéries des saisons ! »

Puis il montre à ces Russes leurs villes en cendres ; il leur rappelle leurs femmes, leurs enfants ; ajoute quelques mots sur leur empereur, et finit en invoquant leur piété et leur patriotisme ! vertu d'instinct chez ces peuples trop grossiers et qui n'en étaient encore qu'aux sensations, mais par cela même soldats d'autant plus redoutables ; moins distraits de l'obéissance par le raisonnement ; restreints par l'esclavage dans un cercle étroit, ou ils sont réduits à un petit nombre de sensations, qui sont, pour eux, les seules sources des besoins, des désirs, des idées ; du reste, orgueilleux par défaut de comparaison, et crédules, comme ils sont orgueilleux, par ignorance ; adorant des images, idolâtres autant que des chrétiens peuvent l'être ; car cette religion de l'esprit, tout intellectuelle et morale, ils l'ont faite toute physique et matérielle, pour la mettre à leur brute et courte portée.

Mais enfin ce spectacle solennel, ce discours, les exhortations de leurs officiers, les bénédictions de leurs prêtres, achevèrent de fanatiser leur courage. Tous, jusqu'aux moindres soldats, se crurent dévoués par Dieu lui-même, à la défense du ciel et de leur sol sacré.

Du côté des Français, il n'y eut d'appareil ni

religieux ni militaire, point de revue, aucun moyen d'excitation. Le discours de l'Empereur fut même distribué fort tard, et lu le lendemain si près du combat, que plusieurs corps s'engagèrent avant d'avoir pu l'entendre. Cependant les Russes, que tant de motifs puissants devaient enflammer, invoquaient encore l'épée de Michel, empruntant leurs forces à toutes les Puissances du ciel ; tandis que les Français ne les cherchaient qu'en eux-mêmes, persuadés que les véritables forces sont dans le cœur, et que c'est là l'armée céleste !

Le hasard voulut que ce jour-là même l'Empereur reçut de Paris le portrait du roi de Rome, de cet enfant que l'Empire avait accueilli comme l'Empereur, avec les mêmes transports de joie et d'espérance. Depuis, et chaque jour dans l'intérieur du palais, on avait vu Napoléon s'abandonner près de lui à l'expression des sentiments les plus tendres. Aussi quand, au milieu de ces champs si lointains et de tous ces préparatifs si menaçants, il revit cette douce image, son âme guerrière s'attendrit-elle ! Lui-même il exposa ce tableau devant sa tente ; puis il appela ses officiers et jusqu'aux soldats de sa vieille garde, voulant faire partager son émotion à ces vieux grenadiers, montrer sa famille privée à sa famille militaire, et faire briller ce symbole d'espoir au milieu d'un grand danger.

Dans la soirée, un aide de camp de Marmont, parti du champ de bataille des Aropyles, arriva sur celui de la Moskowa. C'était ce même Fabvier qu'on

a vu depuis figurer dans nos dissensions intestines. L'Empereur reçut bien l'aide de camp du général vaincu. La veille d'une bataille si incertaine, il se sentait disposé à l'indulgence pour une défaite : il écouta tout ce qui lui fut dit sur la dissémination de ses forces en Espagne, sur la multiplicité des généraux en chef, et convint de tout ; mais il expliqua ses motifs, qu'il est hors de propos de rappeler ici.

La nuit revint, et avec elle la crainte qu'à la faveur de ses ombres l'armée russe ne s'évadât du champ de bataille. Cette anxiété entrecoupa le sommeil de Napoléon. Sans cesse il appela, demandant l'heure, si l'on n'entendait pas quelque bruit, et envoyant regarder si l'ennemi était encore en présence. Il en doutait encore tellement, qu'il avait fait distribuer sa proclamation avec ordre de ne la lire que le lendemain matin, et en cas qu'il y eût bataille.

Rassuré pour quelques moments, une inquiétude contraire le saisit. Le dénûment de ses soldats l'épouvante ! Comment, faibles et affamés, soutiendront-ils un long et terrible choc ? Dans ce danger il considère sa garde comme son unique ressource il semble qu'elle lui réponde des deux armées. Il fait venir Bessières, celui de ses maréchaux à qui il se fie le plus pour la commander. Il veut savoir si rien ne manque à cette réserve d'élite : plusieurs fois il le rappelle et renouvelle ses pressantes questions. Il veut qu'on distribue à ces vieux soldats pour

trois jours de biscuit et de riz, pris sur leurs fourgons de réserve. Enfin, craignant de ne pas être obéi, il se relève, et lui-même demande aux grenadiers de garde à l'entrée de sa tente s'ils ont reçu ces vivres. Satisfait de leur réponse, il rentre et s'assoupit.

Mais bientôt il appelle encore. Son aide de camp le trouve la tête appuyée sur ses mains. Il semble, à l'entendre, qu'il réfléchit sur les vanités de la gloire. « Qu'est-ce que la guerre ? Un métier de « barbares, où tout l'art consiste à être le plus fort « sur un point donné ! » Il se plaint ensuite de l'inconstance de la Fortune, qu'il commence, dit-il, à éprouver. Paraissant alors revenir à des pensées plus rassurantes, il rappelle ce qui lui a été dit sur la lenteur et l'incurie de Kutusof, et s'étonne qu'on ne lui ait pas préféré Beningsen. Puis il songe à la situation critique où il s'est jeté, et il ajoute : « Qu'une « grande journée se prépare ; que ce sera une ter- « rible bataille ! » Il demande à Rapp « s'il croit « à la victoire ? — Sans doute, lui répond celui- « ci, mais sanglante ! » Et Napoléon reprend : « Je le sais ! mais j'ai quatre-vingt mille hommes, « j'entrerai avec soixante mille dans Moscou ; les « traîneurs nous y rejoindront, puis les bataillons « de marche, et nous serons plus forts qu'avant la « bataille ! »

Il parut ne comprendre dans ce calcul ni sa garde, ni la cavalerie. Alors, ressaisi par sa première inquiétude, il envoie encore examiner l'attitude des

Russes. On lui répond que leurs feux jettent toujours le même éclat, et qu'à leur nombre et à la multitude des ombres mobiles qui les entourent, on juge que ce n'est point une arrière-garde seulement, mais une armée entière qui les attise. La présence de l'ennemi tranquillisa enfin l'Empereur, et il chercha quelque repos.

Mais les marches qu'il vient de faire avec l'armée, les fatigues des nuits et des jours précédents, tant de soins, une si grande attente, l'ont épuisé ; le refroidissement de l'atmosphère l'a saisi : une fièvre d'irritation, une toux sèche, une violente altération, le consomment ! Le reste de la nuit, il cherche vainement à étancher la soif brûlante qui le dévore. Ce nouveau mal se complique d'une ancienne souffrance : depuis la veille il lutte contre un douloureux accès de cette cruelle maladie dont il éprouve depuis longtemps les atteintes, la dysurie.

Enfin cinq heures arrivent. Un officier de Ney vient annoncer que le maréchal voit encore les Russes, et qu'il demande à attaquer. Cette nouvelle paraît rendre à l'Empereur ses forces, que la fièvre avait abattues. Il se lève, il appelle les siens, et sort en s'écriant : « Nous les tenons enfin ! Marchons ! allons ouvrir les portes de Moscou ! »

Il était cinq heures et demie du matin quand Napoléon arriva près de la redoute conquise le 5 septembre. Là il attendit les premières lueurs du jour et les premiers coups de fusil de Poniatowski. Le jour parut. L'Empereur, le montrant à ses officiers,

s'écria : « Voilà le soleil d'Austerlitz ! » Mais il nous était contraire : il se levait du côté des Russes, nous montrait à leurs coups, et nous éblouissait. On s'aperçut alors que, dans l'obscurité, les batteries avaient été placées hors de portée de l'ennemi. Il fallut les pousser plus avant. L'ennemi laissa faire : il semblait hésiter à rompre, le premier, ce terrible silence !

L'attention de l'Empereur était alors fixée sur sa droite, quand tout à coup, vers sept heures, la bataille éclate à sa gauche. Bientôt il apprend qu'un régiment du prince Eugène, le 106^e, vient des'emparrer du village de Borodino et de son pont qu'il aurait dû rompre ; mais qu'emporté par ce succès, il a franchi ce passage, malgré les cris de son général, pour assaillir les hauteurs de Gorcki, d'où les Russes viennent de l'écraser par un feu de front et de flanc.

On ajouta que déjà le général commandant cette brigade était tué, et que le 106^e aurait été entièrement détruit, si le 92^e régiment accourant de lui-même à son secours, n'en avait recueilli promptement et ramené les débris.

C'était Napoléon lui-même, qui venait d'ordonner à son aile gauche d'attaquer violemment. Peut-être crut-il n'être obéi qu'à demi, et voulut-il seulement retenir de ce côté l'attention de l'ennemi. Mais il multiplia ses ordres, il outra ses excitations, et il engagea de front une bataille qu'il avait conçue dans un ordre oblique.

Pendant cette action, l'Empereur, jugeant Ponia-

towski aux prises sur la vieille route de Moscou, avait donné devant lui le signal de l'attaque. Soudain on vit de cette plaine paisible, et de ces collines muettes, jaillir des tourbillons de feu et de fumée, suivis presque aussitôt d'une multitude d'explosions et du sifflement des boulets qui déchiraient l'air dans tous le sens. Au milieu de ce fracas, Davout avec les divisions Compans, Desaix, et trente canons en tête, s'avance rapidement sur la première redoute ennemie.

La fusillade des Russes commence ; les canons français ripostent seuls. L'infanterie marche sans tirer : elle se hâtait pour arriver sur le feu de l'ennemi et l'éteindre ; mais Compans, général de cette colonne, et ses plus braves soldats tombent blessés ; le reste, déconcerté, s'arrêtait sous cette grêle de balles pour y répondre, quand Rapp accourt remplacer Compans : il entraîne encore ses soldats, la baïonnette en avant et au pas de course, contre la redoute ennemie.

Déjà, lui le premier, il y touchait, lorsqu'à son tour, il est atteint : c'était sa vingt-deuxième blessure. Un troisième général qui lui succède, tombe encore ; Davout lui-même est frappé. On porta Rapp à l'Empereur, qui lui dit : « Hé quoi, Rapp, toujours ! Mais que fait-on là-haut ? » L'aide de camp répondit qu'il faudrait la garde pour achever. « Non, reprit Napoléon, je m'en garderai bien ! je ne veux pas la faire démolir ; je gagnerai la bataille sans elle. »

Alors Ney, avec ses trois divisions, réduites à dix mille hommes, se jette dans la plaine ; il court secourir Davout ; l'ennemi partage ses feux ; Ney se précipite. Le 57^e régiment de Compans, se voyant soutenu, se ranime par un dernier élan ; il vient d'atteindre les retranchements ennemis ; il les escalade, joint les Russes, et de ses baïonnettes les pousse, les culbute et tue les plus obstinés. Le reste fuit, et le 57^e s'établit dans sa conquête. En même temps Ney s'élançe avec tant d'emportement sur les deux autres redoutes, qu'il les arrache à l'ennemi.

Il était midi. La gauche de la ligne russe ainsi forcée, et la plaine ouverte, l'Empereur ordonne à Murat de s'y porter avec sa cavalerie et d'achever. Un instant suffit à ce prince pour se faire voir sur les hauteurs et au milieu de l'ennemi qui y reparaisait ; car la seconde ligne russe, et des renforts amenés par Bagawout et envoyés par Tutchkof, venaient au secours de la première. Tous accouraient, s'appuyant sur Semenowska, pour reprendre leurs redoutes. Les Français étaient encore dans le désordre de la victoire : ils s'étonnent et reculent.

Les Westphaliens, que Napoléon venait d'envoyer au secours de Poniatowski, traversaient alors le bois qui séparait ce prince du reste de l'armée ; ils entrevirent dans la poussière et la fumée nos troupes qui rétrogradaient. A la direction de leur marche ils les jugèrent ennemies, et tirèrent dessus.

Cette méprise, dans laquelle ils s'obstinèrent augmenta le désordre.

Les cavaliers ennemis poussèrent vigoureusement leur fortune ; ils enveloppèrent Murat, qui s'était oublié pour rallier les siens ; déjà même ils étendaient les mains pour le saisir, quand ce prince, en se jetant dans la redoute, leur échappa. Mais il n'y trouva que des soldats incertains, s'abandonnant eux-mêmes, et courant tout effarés autour du parapet. Il ne leur manquait pour fuir qu'une issue.

La présence du roi et ses cris en rassurèrent d'abord quelques-uns. Lui-même saisit une arme : d'une main il combat, de l'autre il élève et agite son panache, appelant tous les siens, et les rendant à leur première valeur par cette autorité que donne l'exemple. En même temps Ney a reformé ses divisions. Son feu arrête les cuirassiers ennemis, trouble leurs rangs : ils lâchent prise, Murat enfin est dégagé, et les hauteurs sont reconquises.

Le roi, à peine sorti de ce péril, court à un autre : il se précipite sur l'ennemi avec la cavalerie de Bruyères et de Nansouty, et, par des charges opiniâtres et répétées, il renverse les lignes russes, les pousse, les rejette sur leur centre, et termine, avant une heure, la défaite entière de leur aile gauche.

Mais les hauteurs du village détruit de Semnowska, où commençait la gauche du centre des Russes, étaient encore intactes ; les renforts que Kutusof tirait sans cesse de sa droite s'y appuyaient.

Leur feu dominant plongeait sur Ney et Murat ; il arrêtait leur victoire : il fallait s'emparer de cette position. D'abord Maubourg, avec sa cavalerie, en balaie le front ; Friand, général de Davout, le suivait avec son infanterie. Ce fut Dufour et le 15^e léger qui, les premiers, gravirent cet escarpement. Ils délogèrent les Russes de ce village, dont les ruines étaient mal retranchées. Friand soutint cet effort, profita de son succès, et l'assura, quoique blessé.

Cette action vigoureuse nous ouvrait le chemin de la victoire ; il fallait s'y précipiter. Mais Murat et Ney étaient épuisés : ils s'arrêtent, et, pendant qu'ils rallient leurs troupes, ils envoient demander des renforts. On vit alors Napoléon saisi d'une hésitation jusque-là inconnue : il se consulta longuement. Enfin, après des ordres et des contre-ordres réitérés à sa jeune garde, il crut que la présence des forces de Friand et de Maubourg sur les hauteurs suffirait, l'instant décisif ne lui paraissant pas venu.

Mais Kutusof profite de ce sursis, qu'il ne devait point espérer : il appelle au secours de sa gauche découverte toutes ses réserves, et jusqu'à la garde russe. Bagration, avec tous ses renforts reforme sa ligne ; sa droite s'appuie à la grande batterie qu'attaquait le prince Eugène, sa gauche au bois qui termine le champ de bataille vers Psarewo. Ses feux déchirent nos rangs ; son attaque est violente, impétueuse, simultanée : infanterie, artillerie, cavalerie, tous font un grand effort. Ney et Murat se

roidissent contre cette tempête ; il ne s'agit plus pour eux de poursuivre la victoire, mais de la conserver.

Les soldats de Friand, rangés devant Semnowska, repoussent les premières charges ; mais, assaillis par une grêle de balles et de mitraille, ils se troublent : un de leurs chefs se rebute et commande la retraite. Dans cet instant critique Murat court à lui, et, le saisissant au collet, il lui crie : « Que faites-vous ? » Le colonel, montrant la terre couverte de la moitié des siens, lui répond : « Vous voyez bien qu'on ne peut plus tenir ici ! — Eh ! j'y reste bien moi ! » s'écrie le roi. Ces mots arrêtaient cet officier ; il regarda fixement le monarque et reprit froidement : « C'est juste ! Soldats, face en tête ! Allons nous faire tuer ! »

Cependant Murat venait de renvoyer Borelli à l'Empereur pour demander du secours. Cet officier montre les nuages de poussière que les charges de cavalerie élèvent sur les hauteurs, jusque-là tranquilles depuis leur conquête ; quelques boulets viennent même, pour la première fois, mourir aux pieds de Napoléon. L'ennemi se rapproche, Borelli insiste, et l'Empereur promet sa jeune garde ; mais à peine eut-elle fait quelques pas que lui-même lui cria de s'arrêter. Toutefois le comte de Lobau la faisait avancer peu à peu, sous prétexte de rectifier des alignements. Napoléon s'en aperçut et réitéra son ordre.

Heureusement l'artillerie de la réserve s'avança

dans cet instant pour prendre position sur les hauteurs conquises ; Lauriston avait obtenu pour cette manœuvre le consentement de l'Empereur, qui d'abord l'ordonna moins qu'il ne la permit. Mais bientôt elle lui parut si importante, qu'il en pressa l'exécution avec le seul mouvement d'impatience qu'il ait montré dans toute cette journée.

On ne sait si l'incertitude des combats de Ponia-towski et du prince Eugène, à sa droite et à sa gauche, ne le rendit pas incertain ; ce qui est sûr, c'est qu'il parut craindre que l'extrême gauche des Russes, échappant aux Polonais, ne revînt s'emparer du champ de bataille derrière Ney et Murat. Ce fut au moins une des causes pour lesquelles il retint sa garde en observation sur ce point. Il répondait à ceux qui le pressaient : « Qu'il y voulait mieux
« voir ; que sa bataille n'était pas encore commen-
« cée ; que la journée serait longue ; qu'il fallait
« savoir attendre ; que le temps entraînait dans tout ;
« que c'était l'élément dont toutes choses se com-
« posaient ; que rien n'était débrouillé ! » Puis il demandait l'heure, et ajoutait : « Que celle de sa
« bataille n'était pas encore venue ; qu'elle com-
« mencerait dans deux heures ! »

Mais elle ne commença pas. On le vit presque toute cette journée s'asseoir ou se promener lentement, en avant et un peu à gauche de la redoute conquise le 5, sur les bords d'une ravine, loin de cette bataille, qu'il apercevait à peine depuis qu'elle avait dépassé les hauteurs ; sans inquiétude lors-

qu'il la vit reparaître, sans impatience contre les siens ni contre l'ennemi ! Il faisait seulement quelques gestes d'une triste résignation quand, à chaque instant, on venait lui apprendre la perte de ses meilleurs généraux. Il se leva plusieurs fois pour faire quelques pas et se rasseoir encore.

Chacun autour de lui le regardait avec étonnement. Jusque-là, dans ces grands chocs, on lui avait vu une activité calme ; mais ici c'était un calme lourd, une douceur molle, sans activité. Quelques-uns crurent y reconnaître cet abattement, suite ordinaire des violentes sensations ; d'autres imaginèrent qu'il s'était déjà blasé sur tout, même sur l'émotion des combats. Plusieurs observèrent que cette constance calme, ce sang-froid des grands hommes dans ces grandes occasions, tournent avec le temps en flegme et en appesantissement, quand l'âge a usé leurs ressorts. Les plus zélés motivèrent son immobilité sur la nécessité, quand on commande sur une grande étendue, de ne pas trop changer de place, afin que les nouvelles sachent où vous trouver. Enfin il y en eut qui s'en prirent, avec plus de raison, à sa santé affaiblie, à une secrète souffrance, et au commencement d'une forte indisposition.

Les généraux d'artillerie, qui s'étonnaient aussi de leur stagnation, profitèrent promptement de la permission de combattre qu'on venait de leur donner. Ils couronnèrent bientôt les crêtes. Quarante-vingts pièces de canon éclatèrent à la fois. La cavalerie russe vint la première se briser contre cette

ligne d'airain ; elle s'en fut derrière son infanterie.

Celle-ci s'avancait par masses épaisses, où d'abord nos boulets firent de larges et profondes trouées ; et pourtant elles approchaient toujours, quand les batteries françaises redoublant, les écrasèrent de mitraille. Des pelotons entiers tombaient à la fois ; on voyait leurs soldats chercher à se remettre ensemble sous ce terrible feu. A chaque instant, séparés par la mort, ils se resserraient sur elle, en la foulant aux pieds.

Enfin ils s'arrêtèrent, n'osant avancer davantage et ne voulant pas reculer, soit qu'ils fussent saisis et comme pétrifiés d'horreur, au milieu de cette grande destruction, ou que dans cet instant Bagra-tion ait été blessé ; soit qu'une première disposition échouant, leurs généraux n'en sussent pas changer, n'ayant pas, comme Napoléon, le grand art de remuer de si grands corps à la fois, avec ensemble et sans confusion. Enfin ces masses inertes se laissèrent écraser pendant deux heures, sans autre mouvement que celui de leur chute. On vit alors un massacre effroyable ; et la valeur intelligente de nos artilleurs admira le courage immobile, aveugle et résigné de leurs ennemis !

Ce furent les victorieux qui se fatiguèrent les premiers. La lenteur de ce combat d'artillerie irrita leur impatience. Leurs munitions s'épuisaient ; ils se décident : Ney marche donc en étendant sa droite, qu'il fait rapidement avancer pour tourner encore la gauche du nouveau front qu'on lui a opposé.

Davout et Murat le secondent, et les débris de Ney sont vainqueurs des restes de Bagration.

La bataille cesse alors dans la plaine ; elle se concentre sur le reste des hauteurs ennemies, et vers la grande redoute, que Barclay, avec le centre et la droite, défend obstinément contre le prince Eugène.

Ainsi, vers le milieu du jour, toute l'aile droite française, Ney, Davout et Murat, après avoir fait tomber Bagration et la moitié de la ligne russe, se présentaient sur le flanc entr'ouvert du reste de l'armée ennemie, dont ils voyaient tout l'intérieur, les réserves, les derrières abandonnés, et jusqu'à la retraite.

Mais, se sentant trop affaiblis pour se jeter dans ce vide, derrière une ligne encore formidable, ils appellent la garde à grands cris : « La jeune garde !
« Qu'elle les suive de loin ! Qu'elle se montre seule-
« ment, qu'elle les remplace sur ces hauteurs ! eux
« alors suffiront pour les achever ! »

C'est Belliard qu'ils ont envoyé à l'Empereur. Ce général déclare : « Que, de leur position, les
« regards percent sans obstacle jusqu'à la route de
« Mojaïsk, derrière l'armée russe ; qu'on y voit une
« foule confuse de fuyards, de blessés et de cha-
« riots en retraite ; qu'une ravine et un taillis clair
« les en séparent encore, il est vrai, mais que les
« généraux ennemis, déconcertés, n'ont point
« songé à en profiter ; qu'enfin il ne faut qu'un
« élan pour arriver au milieu de ce désordre, et

« décider du sort de l'armée ennemie et de la guerre ! »

Cependant l'Empereur hésite, doute, et ordonne à ce général d'aller voir encore et de revenir lui rendre compte.

Belliard, surpris, court et revient promptement ; il annonce : « Que l'ennemi commence à se raviser ; que déjà on voit le taillis se garnir de ses tirailleurs ; que l'occasion va s'échapper, qu'il n'y a plus un instant à perdre, sans quoi il faudra une seconde bataille pour terminer la première ! »

Mais Bessières était revenu des hauteurs où Napoléon l'avait envoyé pour examiner l'attitude des Russes. Ce maréchal assura : « Que, loin d'être en désordre ils s'étaient retirés sur une seconde position, d'où ils semblaient se préparer à une nouvelle attaque ; » et l'Empereur alors dit à Belliard : « Que rien n'était encore assez débrouillé ; que pour faire donner ses réserves, il voulait voir plus clair *sur son échiquier* ! » Ce fut son expression, qu'il répéta plusieurs fois, en montrant, d'une part, la vieille roue de Moscou, dont Ponia-towski n'avait pas encore pu se rendre maître ; de l'autre, une attaque de cavalerie ennemie en arrière de notre aile gauche ; enfin la grande redoute contre laquelle se brisaient les efforts du prince Eugène.

Belliard, consterné, retourne auprès du roi ; il lui annonce « l'impossibilité d'obtenir de l'Empereur sa réserve ; il l'a, dit-il, trouvé à la même place, l'air souffrant et abattu, les traits affaissés, le

« regard morne, donnant des ordres languissamment, au milieu de ces épouvantables bruits de guerre qui lui semblent étrangers. » A ce récit qu'on rapporte à Ney, celui-ci, furieux, et emporté par son caractère ardent et sans mesure, éclate : « Sont-ils donc venus de si loin pour se contenter d'un champ de bataille ? Que fait l'Empereur derrière l'armée ? Là, il n'est à portée que des revers et non des succès. Puisqu'il ne fait plus la guerre par lui-même, qu'il n'est plus général, qu'il veut faire partout l'Empereur, qu'il retourne aux Tuileries et nous laisse être généraux pour lui ! »

Murat fut plus calme. Il se souvenait d'avoir vu l'Empereur parcourir, la veille, le front de la ligne ennemie, s'arrêter plusieurs fois, descendre de cheval, et, le front appuyé sur ses canons, y rester dans l'attitude de la souffrance. Il savait l'agitation de sa nuit, et qu'une toux vive et fréquente coupait sa respiration. Le roi comprit que la fatigue et les premières atteintes de l'équinoxe avaient ébranlé son tempérament affaibli, et qu'enfin, dans ce moment critique, l'action de son génie était comme enchaînée par son corps, affaissé sous le triple poids de la fatigue, de la fièvre, et d'un mal qui, de tous, est celui qui peut-être abat le plus les forces physiques et morales de l'homme.

Pourtant les excitations ne lui manquèrent pas ; car, aussitôt après Belliard, Daru, poussé par Dumas et surtout par Berthier, dit à voix basse à

l'Empereur que, de toutes parts, on s'écriait : « Que l'instant de faire donner la garde était venu ! » Mais Napoléon répliqua : « Et s'il y a une seconde bataille demain, avec quoi la livrerai-je ? » Le ministre n'insista pas, surpris de voir, pour la première fois, l'Empereur remettre au lendemain, et ajourner sa fortune !

Cependant Barclay, avec la droite, luttait opiniâtrément contre le prince Eugène. Celui-ci, aussitôt après la prise de Borodino, avait passé la Kolouga devant la grande redoute ennemie. Là surtout les Russes avaient compté sur leurs hauteurs escarpées, environnées de ravins profonds et fangeux, sur notre épuisement, sur leurs retranchements armés de grosses pièces, enfin sur quatre-vingts canons qui bordaient ces crêtes toutes hérissées de fer et de feu. Mais ces formidables moyens de défense, l'art, la nature, tout leur manqua à la fois ; assaillis par un premier élan de cette furie française si célèbre, ils virent tout à coup les soldats de Morand au milieu d'eux, et s'enfuirent déconcertés.

Dix-huit cents hommes du 30^e régiment, et le général Bonnamy marchant à leur tête, venaient de faire ce grand effort.

Ce fut là qu'on remarqua Fabvier, cet aide de camp de Marmont, arrivé la veille du fond de l'Espagne : il s'est jeté en volontaire et à pied à la tête des tirailleurs les plus avancés, comme s'il fût venu représenter l'armée d'Espagne au milieu de la Grande Armée, et qu'animé de cette rivalité

de gloire qui fait les héros, il voulût la montrer en tête et la première au danger !

Il tomba blessé sur cette redoute trop fameuse, car cette victoire fut courte : l'attaque manquait d'ensemble, soit précipitation des premiers assaillants, soit lenteur dans ceux qui suivirent. Il y avait un ravin à passer ; sa profondeur garantissait des feux ennemis ; on assure que plusieurs des nôtres s'y arrêtèrent. Morand se trouva donc seul devant plusieurs lignes russes. Il n'était que dix heures. A sa droite, Friand n'attaquait pas encore Semenovska ; à sa gauche, les divisions Gérard, Brousier, et la garde italienne n'étaient pas encore en ligne.

D'ailleurs cette attaque n'aurait pas dû être faite si brusquement : on ne voulait que contenir et occuper Barclay de ce côté, la bataille devant commencer par l'aile droite, et pivoter sur l'aile gauche. Tel avait été le plan de l'Empereur, et l'on ignore pourquoi lui-même y manqua au moment de l'exécution ; car ce fut lui qui, dès les premiers coups de canon, envoya au prince Eugène officier sur officier pour presser son attaque.

Les Russes, revenus de leur premier saisissement, accoururent de toutes parts. Koutaïsof et Yermolof les conduisirent eux-mêmes avec une résolution digne de cette grande circonstance. Le 30^e régiment, seul devant une armée, osa s'élancer contre elle à la baïonnette ; il fut enveloppé, écrasé, et culbuté hors de la redoute, où il laissa un tiers

de ses soldats et son intrépide général percé de vingt blessures. Les Russes, encouragés, ne se contentèrent plus de se défendre, ils attaquèrent. On vit alors réuni sur ce seul point tout ce que la guerre a d'art, d'efforts et de fureur. Les Français tinrent pendant quatre heures sur le penchant de ce volcan, et sous cette pluie de fer et de plomb ; mais il y fallut la tenace habileté du prince Eugène, et, pour des victorieux depuis longtemps, tout ce qu'a d'insupportable l'idée de s'avouer vaincus.

Chaque division changea plusieurs fois de généraux. Le vice-roi allait de l'une à l'autre, mêlant la prière aux reproches, et rappelant surtout les anciennes victoires. Il fit avertir l'Empereur de sa position critique ; mais Napoléon répondit : « Qu'il n'y pouvait rien ; que c'était à lui de vaincre ; qu'il n'avait qu'à faire un plus grand effort ; que la bataille était là ! » et le prince ralliait toutes ses forces pour tenter un assaut général, quand soudain des cris furieux, qui partirent de sa gauche, détournèrent son attention.

Ouwarof, deux régiments de cavalerie et quelques milliers de cosaques tombaient sur sa réserve ; le désordre s'y mettait ; il y courut, et, secondé des généraux Delzons et Ornano, il eut bientôt chassé cette troupe plus bruyante que redoutable ; puis il revint aussitôt se mettre à la tête d'une attaque décisive.

C'était le moment où Murat, forcé à l'inaction dans cette plaine où il régnait, avait renvoyé pour

la quatrième fois à son beau-frère pour se plaindre des pertes que les Russes, appuyés aux redoutes opposées au prince Eugène, faisaient éprouver à sa cavalerie. « Il ne lui demande plus que celle de sa garde : soutenu par elle, il tournera ces hauteurs retranchées, et les fera tomber avec l'armée qui les défend ! »

L'Empereur parut y consentir : il envoya chercher Bessières, chef de cette garde à cheval. Malheureusement on ne trouva pas ce maréchal, qui, par ses ordres, était allé considérer la bataille de plus près. L'Empereur l'attendit près d'une heure, sans impatience, sans renouveler son ordre ! Quand le maréchal revint enfin, il le reçut d'un air satisfait, écouta tranquillement son rapport, et lui permit de s'avancer jusqu'où il le jugerait convenable.

Mais il n'était plus temps ! Il ne fallait plus songer à s'emparer de toute l'armée russe, et peut-être aussi de la Russie entière, mais seulement du champ de bataille. On avait laissé à Kutusof le loisir de se reconnaître : il s'était fortifié sur ce qui lui restait de points d'un accès difficile, et avait couvert la plaine de sa cavalerie.

Ainsi les Russes s'étaient, pour la troisième fois, reformé un flanc gauche devant Ney et Murat. Mais celui-ci appelle la cavalerie de Montbrun. Ce général était tué : Caulaincourt le remplace. Il trouve les aides de camp du malheureux Montbrun, pleurant leur général : « Suivez-moi, leur crie-t-il ; ne le pleurez plus, et venez le venger ! »

Le roi lui montre le nouveau flanc de l'ennemi ; il faut l'enfoncer jusqu'à la hauteur de la gorge de leur grande batterie : là, pendant que la cavalerie légère poussera son avantage, lui, Caulaincourt, tournera subitement à gauche avec ses cuirassiers, pour prendre à dos cette terrible redoute, dont le front écrase encore le vice-roi.

Caulaincourt répondit : « Vous m'y verrez tout à l'heure, mort ou vif ! » Il part aussitôt, et culbute tout ce qui lui résiste. Puis, tournant subitement à gauche avec ses cuirassiers, il pénètre le premier dans la redoute sanglante, où une balle le frappe et l'abat. Sa conquête fut son tombeau !

On courut annoncer à l'Empereur cette victoire et cette perte. Le grand écuyer, frère du malheureux général, écoutait : il fut d'abord saisi ; mais bientôt il se roidit contre le malheur ; et, sans les larmes qui se succédaient silencieusement sur sa figure, on l'eût cru impassible. L'Empereur lui dit : « Vous avez entendu, voulez-vous vous retirer ? » Il accompagna ces mots d'une exclamation de douleur. Mais, en ce moment, nous avançons contre l'ennemi ; le grand écuyer ne répondit rien ; il ne se retira pas ; seulement il se découvrit à demi, pour remercier et refuser.

Pendant que cette charge décisive de cavalerie s'exécutait, le vice-roi était près d'atteindre, avec son infanterie, la bouche de ce volcan. Tout à coup il voit son feu s'éteindre, sa fumée se dissiper, et sa crête briller de l'airain mobile et resplendissant dont

nos cuirassiers sont couverts. Enfin ces hauteurs, jusque-là russes, étaient devenues françaises ! il accourt partager la victoire, l'achever, et s'affermir dans cette position.

Mais les Russes n'y avaient pas renoncé : ils s'obstinent et s'acharnent. On les voyait se pelotonner devant nos rangs avec opiniâtreté ; sans cesse vaincus, ils sont sans cesse ramenés au combat par leurs généraux ; et ils viennent mourir au pied de ces ouvrages qu'eux-mêmes avaient élevés.

Heureusement leur dernière colonne d'attaque se présenta vers Semenowska, et vers la grande redoute, sans artillerie : des ravins en avaient sans doute retardé la marche. Belliard n'eut que le temps de réunir trente canons contre cette infanterie. Elle arriva jusqu'à la bouche des pièces qui l'écrasèrent si à propos, qu'elle tourbillonna et se retira sans avoir même pu se déployer. Murat et Belliard dirent alors que, dans cet instant, s'ils eussent eu dix mille fantassins de la réserve, leur victoire aurait été décisive ; mais que, réduits à leur cavalerie, ils se trouvèrent heureux d'avoir conservé le champ de bataille.

De son côté Grouchy, par des charges sanglantes et réitérées sur la gauche de la grande redoute, assura la victoire, et balaya cette plaine. Mais il ne put poursuivre les débris des Russes : de nouveaux ravins, et derrière eux des redoutes armées, protégeaient leur retraite. Ils s'y défendirent avec rage jusqu'à la nuit, couvrant ainsi la grande route de

Moscou, leur ville sainte, leur magasin, leur dépôt, leur refuge.

De ces secondes hauteurs ils écrasaient les premières qu'ils nous avaient abandonnées. Le vice-roi fut obligé de cacher ses lignes haletantes, épuisées et éclaircies dans les plis de terrain, et derrière les retranchements à demi détruits. Il fallut tenir les soldats à genoux et courbés derrière ces informes parapets. Ils restèrent plusieurs heures dans cette pénible position, contenus par l'ennemi qu'ils contenaient.

Ce fut vers trois heures et demie que cette dernière victoire fut remportée. Il y en eut plusieurs dans cette journée : chaque corps vainquit successivement ce qu'il avait devant lui, sans profiter de son succès pour décider de la bataille ; car chacun, n'étant pas soutenu à temps par la réserve, s'arrêtait épuisé. Mais enfin tous les premiers obstacles étaient tombés. Le bruit des feux s'affaiblissait et s'éloignait de l'Empereur. Des officiers arrivaient de toutes parts. Poniatowski et Sébastiani, après une lutte opiniâtre, venaient aussi de vaincre. L'ennemi s'arrêtait et se retranchait dans une nouvelle position. Le jour était avancé, nos munitions épuisées, la bataille finie.

Alors Belliard revint une troisième fois vers l'Empereur. Les souffrances de Napoléon paraissaient être augmentées. Il monta à cheval avec effort, et se dirigea lentement sur les hauteurs de Semenowska. Il y trouva un champ de bataille acquis incomplètement, que les boulets ennemis et même les balles nous disputaient encore.

Au milieu de ces bruits de guerre et de l'ardeur encore toute chaude de Ney et de Murat, il resta toujours le même : sa voix affaiblie, sa démarche languissante ! Pourtant la vue des Russes et le sifflement de leurs balles et de leurs boulets l'inspirèrent : il alla considérer de près leur dernière position, et voulut la leur arracher. Mais Murat, lui montrant nos troupes presque détruites, déclara qu'il faudrait la garde pour achever ; à quoi Bessières, ne manquant pas d'insister, comme il le faisait toujours, sur l'importance de ce corps d'élite, opposa « la distance où l'on se trouvait des renforts ; que « l'Europe était entre Napoléon et la France ; « qu'on devait conserver au moins cette poignée « de soldats qui restaient seuls pour en répondre ! » Et comme il était déjà près de cinq heures, Berthier ajouta « qu'il était trop tard ; que l'ennemi se « raffermissait dans sa dernière position, et qu'on « sacrifierait encore plusieurs milliers d'hommes « sans résultat suffisant. » L'Empereur alors ne songea plus qu'à recommander aux vainqueurs de la prudence. Puis il revint, toujours au pas, chercher ses tentes, dressées derrière cette batterie enlevée depuis deux jours et devant laquelle il était, depuis le matin, resté témoin presque immobile de toutes les vicissitudes de cette terrible journée !

En cheminant ainsi il appela Mortier, et lui ordonna « de enfin faire avancer la jeune garde ; mais « surtout de ne point dépasser le nouveau ravin qui

« séparait de l'ennemi. » Il ajouta : « Qu'il le chargeait de garder le champ de bataille ; que c'était là tout ce qu'il lui demandait ; qu'il fit pour cela tout ce qu'il fallait, et rien de plus. » Il le rappela bientôt pour lui demander « s'il avait bien entendu ; lui recommandant de n'engager aucune affaire, et de garder surtout le champ de bataille ! » Une heure après il lui fit encore réitérer l'ordre « de n'avancer ni reculer, quoi qu'il arrivât ! »

Quand il fut dans sa tente, à son abatement physique se joignit une grande tristesse d'esprit. Il avait vu le champ de bataille ; les lieux encore plus que les hommes avaient parlé : cette victoire, tant poursuivie, si chèrement achetée, était incomplète ! Était-ce lui, qui poussait toujours les succès jusqu'au dernier résultat possible, que la Fortune venait de trouver froid et inactif, quand elle lui avait offert ses dernières faveurs ?

En effet, les pertes étaient immenses et sans résultat proportionné. Chacun, autour de lui, pleurait la mort d'un ami, d'un parent, d'un frère ; car le sort des combats était tombé sur les plus considérables. Quarante-trois généraux avaient été tués ou blessés ! Quel deuil dans Paris ! Quel triomphe pour ses ennemis ! Quel dangereux sujet de pensées pour l'Allemagne ! Dans son armée, jusque dans sa tente, sa victoire est silencieuse, sombre, isolée, même sans flatteurs !

Ceux qu'il a fait appeler, Dumas, Daru, l'écoutent et se taisent ; mais leur attitude, leurs yeux baissés, leur silence, n'étaient points muets.

Il était dix heures. Murat, que douze heures de combat n'avaient pas éteint, vint encore lui demander la cavalerie de sa garde. « L'armée ennemie, « dit-il, passe en hâte et en désordre la Moskowa ; « il veut la surprendre et l'achever ! » L'Empereur repoussa cette saillie d'une ardeur immodérée ; puis il dicta le bulletin de cette journée.

Ceux qui ne l'avaient pas quitté virent que ce vainqueur de tant de nations avait été vaincu par une fièvre brûlante, et surtout par un fatal retour de cette douloureuse maladie, que renouvelait en lui chaque mouvement trop violent et toute longue et forte émotion. Ceux-là citèrent alors ces mots que lui-même avait écrits en Italie, quinze ans plus tôt : « La santé est indispensable à la guerre, et ne peut « être remplacée par rien ! » et cette exclamation, malheureusement prophétique, des champs d'Austerlitz, où l'Empereur s'écria : « Ordener est usé. « On n'a qu'un temps pour la guerre. J'y serai bon « encore six ans ; après quoi moi-même je devrai « m'arrêter ! »

Pendant la nuit les Russes signalèrent leur présence par quelques clameurs importunes. Le lendemain matin il y eut une alerte jusque dans la tente de l'Empereur. La vieille garde fut obligée de courir aux armes, ce qui, après une victoire, parut un affront. L'armée resta immobile jusqu'à midi, ou plutôt en eût dit qu'il n'y avait plus d'armée, mais une seule avant-garde. Le reste était dispersé sur le champ de bataille pour enlever les blessés.

Il y en avait vingt mille. On les portait à deux lieues en arrière, à cette grande abbaye de Kolotskoï.

Le chirurgien en chef Larrey venait de prendre des aides dans tous les régiments. Les ambulances avaient rejoint ; mais tout fut insuffisant. Il s'est plaint depuis, dans une relation imprimée, qu'aucune troupe ne lui eût été laissée pour requérir les choses de première nécessité dans les villages environnants.

L'Empereur parcourait alors le champ de bataille ; jamais aucun ne fut d'un si horrible aspect. Tout y concourait : un ciel obscur, une pluie froide, un vent violent, des habitations en cendres, une plaine bouleversée, couverte de ruines et de débris ; à l'horizon, la triste et sombre verdure des arbres du nord ; partout des soldats errant parmi les cadavres, et cherchant des subsistances jusque dans les sacs de leurs compagnons morts ; d'horribles blessures, car les balles russes sont plus grosses que les nôtres ; des bivouacs silencieux : plus de chants, point de récits ; une morne taciturnité !

On voyait autour des aigles le reste des officiers et sous-officiers, et quelques soldats, à peine ce qu'il en fallait pour garder le drapeau. Leurs vêtements étaient déchirés par l'acharnement du combat, noircis de poudre, souillés de sang ; et pourtant, au milieu de ces lambeaux, de cette misère, de ce désastre, un air fier, et même, à l'aspect de l'Empereur, quelques cris de triomphe ; mais rares et excités ; car,

dans cette armée, capable à la fois d'analyse et d'enthousiasme, chacun jugeait de la position de tous.

Les soldats français ne s'y trompent guère : ils s'étonnaient de voir tant d'ennemis tués, un si grand nombre de blessés, et si peu de prisonniers. Il n'y en avait pas huit cents ! C'était par le nombre de ceux-ci qu'on calculait le succès. Les morts prouvaient le courage des vaincus plutôt que la victoire. Si le reste se retirait en si bon ordre, fier et si peu découragé, qu'importait le gain d'un champ de bataille ? Dans de si vastes contrées, la terre manquerait-elle jamais aux Russes pour se battre ?

Dans cette foule de cadavres, sur lesquels il fallait marcher pour suivre Napoléon, le pied d'un cheval rencontra un blessé, et lui arracha un dernier signe de vie ou de douleur. L'Empereur, jusque-là muet comme sa victoire, et que l'aspect de tant de victimes oppressait, éclata : il se soulagea par des cris d'indignation, et par une multitude de soins qu'il fit prodiguer à ce malheureux. Quelqu'un, pour l'apaiser, fit remarquer que ce n'était qu'un Russe ; mais il reprit vivement : « Qu'il n'y avait « plus d'ennemis après la victoire, mais seulement « des hommes ! » Puis il dispersa les officiers qui le suivaient, pour qu'ils secourussent ceux qu'on entendait crier de toutes parts.

On en trouvait surtout dans le fond des ravins, où la plupart des nôtres avaient été précipités, et où plusieurs s'étaient traînés pour être plus à l'abri

de l'ennemi et de l'ouragan. Les uns prononçaient en gémissant le nom de leur patrie ou de leur mère ; c'étaient les plus jeunes. Les plus anciens attendaient la mort d'un air ou impassible ou sardonique, sans daigner implorer, ni se plaindre ; d'autres demandaient qu'on les tuât sur-le-champ ; mais on passait vite à côté de ces malheureux, qu'on n'avait ni l'inutile pitié de secourir, ni la pitié cruelle d'achever !

Un d'eux, le plus mutilé (il ne lui restait que le tronc et un bras), parut si animé, si plein d'espoir et même de gaieté, qu'on entreprit de le sauver. En le transportant, on remarqua qu'il se plaignait de souffrir des membres qu'il n'avait plus ; ce qui est ordinaire aux mutilés, et ce qui semblerait être une nouvelle preuve que l'âme reste entière, et que le sentiment lui appartient seul, et non au corps, qui ne peut pas plus sentir que penser.

On apercevait des Russes se traînant jusqu'aux lieux où l'entassement des corps leur offrait une horrible retraite. Beaucoup assurent qu'un de ces infortunés vécut plusieurs jours dans le cadavre d'un cheval ouvert par un obus, et dont il rongeaît l'intérieur. On en vit redresser leur jambe brisée, en liant fortement contre elle une branche d'arbre, puis s'aider d'une autre branche, et marcher ainsi jusqu'au village le plus prochain. Ils ne laissaient pas échapper un seul gémissement.

Peut-être, loin des leurs, comptaient-ils moins sur la pitié ; mais il est certain qu'ils parurent plus

fermes contre la douleur que les Français ; ce n'est pas qu'ils souffrissent plus courageusement, mais ils souffraient moins ; car ils sont moins sensibles de corps comme d'esprit, ce qui tient à une civilisation moins avancée, et à des organes endurcis par le climat.

Pendant cette triste revue, l'Empereur chercha vainement une rassurante illusion, en faisant recompter le peu de prisonniers qui restaient, et ramasser quelques canons démontés : sept à huit cents prisonniers et une vingtaine de canons brisés étaient les seuls trophées de cette victoire incomplète !

En même temps Murat poussait l'arrière-garde russe jusqu'à Mojaïsk. La route, qu'elle découvrit en se retirant était nette et sans un seul débris d'hommes, de chariots ou de vêtements. On trouva tous leurs morts enterrés, car ils ont un respect religieux pour les morts.

Murat, en apercevant Mojaïsk, s'en crut maître . il envoya dire à l'Empereur d'y venir coucher. Mais l'arrière-garde russe avait pris position en avant des murs de cette ville, derrière laquelle on voyait sur une hauteur tout le reste de leur armée. Ils couvraient ainsi les routes de Moscou et de Kalougha.

Leur attitude était ferme et imposante, comme avant la bataille ; avec son impétuosité ordinaire Murat voulut fondre sur eux.

Cette affaire s'engagea assez pour ajouter aux pertes de la veille : Belliard y fut blessé ; ce général,

qui depuis manqua beaucoup à Murat, s'occupait à reconnaître la gauche de la position ennemie ; elle était abordable, c'était de ce côté qu'il eût fallu attaquer ; mais Murat ne pensa qu'à se heurter contre ce qu'il avait devant lui.

Pour l'Empereur, il n'arriva sur le champ de bataille qu'avec la nuit, et suivi de forces insuffisantes. On le vit s'avancer vers Mojaïsk, marchant d'un pas encore plus lent que la veille, et dans une telle absorption, qu'il semblait ne pas entendre le bruit du combat, ni les boulets qui arrivaient jusqu'à lui !

Quelqu'un l'arrêta, en lui montrant l'arrière-garde ennemie entre lui et la ville, et, derrière, les feux d'une armée de cinquante mille hommes. Ce spectacle constatait l'insuffisance de sa victoire et le peu de découragement de l'ennemi ; il y parut insensible : il écouta les rapports d'un air affaissé, et laissa faire ; puis il retourna se coucher dans un village à quelques pas de là, et à portée des feux ennemis.

L'automne des Russes venait de l'emporter ! Sans lui, peut-être, la Russie tout entière eût fléchi sous nos armes aux champs de la Moskowa ; son inclémence prématurée vint singulièrement à propos au secours de leur Empire. Ce fut le 6 septembre, la veille même de la grande bataille ! Un ouragan annonça sa fatale présence. Il glaça Napoléon. Dès la nuit qui précéda cette bataille décisive, on a vu qu'une fièvre fatigante brûla son sang, agita ses

esprits, et qu'il en fut accablé pendant le combat. Cette souffrance, jointe à une autre plus cruelle, arrêta ses pas et enchaîna son génie pendant les cinq jours qui suivirent ; après avoir préservé Kutusof d'une ruine totale à Borodino, elle lui donna le temps de rallier les restes de son armée, et de les dérober à notre poursuite.

Le 9 septembre nous montra Mojaïsk debout et ouverte ; mais en deçà, l'arrière-garde ennemie encore sur les hauteurs qui la dominant et qu'occupait la veille leur armée. On pénétra dans la ville, les uns pour la traverser et poursuivre l'ennemi, les autres pour piller et se loger : ceux-ci n'y trouvèrent point d'habitants, point de vivres, mais seulement des morts qu'il fallut jeter par les fenêtres pour se mettre à couvert, et des mourants qu'on réunit dans un même lieu.

Il y en avait partout, et en si grand nombre, que les Russes n'avaient pas osé incendier ces habitations. Toutefois leur humanité, qui n'avait pas toujours été si scrupuleuse, céda au besoin de tirer sur les premiers Français qu'ils virent entrer ; et ce fut avec des obus, de sorte qu'ils mirent le feu à cette ville de bois, et brûlèrent une partie des malheureux blessés qu'ils y avaient abandonnés.

Pendant qu'on cherchait à les sauver, cinquante voltigeurs du 33^e gravissaient la hauteur, dont la cavalerie et l'artillerie ennemie occupaient le sommet. L'armée française, encore arrêtée sous les murs de Mojaïsk, regardait avec surprise cette poi-

gnée d'hommes dispersés, qui, sur cette pente découverte, irritaient de leurs feux des milliers de cavaliers russes. Tout à coup ce qu'on prévoyait arriva. Plusieurs escadrons ennemis s'ébranlèrent ; un instant leur suffit pour envelopper ces audacieux, qui se pelotonnèrent rapidement, et firent face et feu de tous côtés ; mais ils étaient si peu, au milieu d'une plaine si vaste et d'une si grande quantité de chevaux, qu'ils disparurent bientôt à tous les yeux !

Une exclamation générale de douleur s'éleva de tous les rangs de l'armée. Chacun de nos soldats, le cou tendu, l'œil fixe, suivait les mouvements de l'ennemi, et cherchait à démêler le sort de ses compagnons d'armes. Les uns s'irritaient contre la distance, et demandaient à marcher ; d'autres chargeaient machinalement leurs armes ou croisaient la baïonnette d'un air menaçant, comme s'ils avaient été à portée de les secourir. Tantôt leurs regards s'animaient comme lorsqu'on combat, tantôt ils se troublaient comme lorsqu'on succombe. D'autres conseillaient et encourageaient, oubliant qu'on ne pouvait les entendre.

Quelques jets de fumée, qui s'élevèrent du milieu de cette masse noire de chevaux, prolongèrent l'incertitude. On s'écria que les nôtres tiraient, qu'ils se défendaient encore, que tout n'était pas fini. En effet, un chef russe venait d'être tué par l'officier commandant ces tirailleurs. Il n'avait répondu à la sommation de se rendre que par ce

coup de feu. Cette anxiété durait depuis plusieurs minutes, quand tout à coup l'armée jeta un cri de joie et d'admiration en voyant la cavalerie russe, étonnée d'une résistance si audacieuse, s'écarter pour éviter un feu bien nourri, se disperser, et nous laisser enfin revoir ce peloton de braves, maître sur ce vaste champ de bataille, dont il occupait à peine quelques pieds !

Dès que les Russes virent qu'on manœuvrait sérieusement pour les attaquer, ils disparurent sans laisser de traces après eux. Ce fut comme après Vitepsk et Smolensk, et bien plus remarquable le surlendemain d'un si grand désastre. On resta d'abord incertain entre les routes de Moscou et de Kalougha ; puis Murat et Mortier se dirigèrent à tout hasard sur Moscou.

Vers Krymskoïé, le 11 septembre, l'armée ennemie reparut, bien établie dans une forte position. Elle avait repris sa méthode d'avoir égard, dans sa retraite, au terrain plus qu'à l'ennemi. Le duc de Trévise fit d'abord convenir Murat de l'impossibilité d'attaquer ; mais la fumée de la poudre eut bientôt enivré ce monarque. Il se compromit, et obligea Dufour, Mortier, et leur infanterie, de s'avancer. C'était le reste de la division Friand et la jeune garde. On perdit là, sans utilité, deux mille hommes de cette réserve, ménagée si mal à propos le jour de la bataille ; et Mortier, furieux, écrivit à l'Empereur qu'il n'obéirait plus à Murat.

Car c'était par des lettres que les généraux

d'avant-garde communiquaient avec Napoléon. Il était resté depuis trois jours à Mojaïsk, enfermé dans sa chambre, toujours consumé par une fièvre ardente, accablé d'affaires et dévoré d'inquiétudes. Un rhume violent lui avait fait perdre l'usage de la parole. Forcé de dicter à sept personnes à la fois, et ne pouvant se faire entendre, il écrivait sur différents papiers le sommaire de ses dépêches. S'il s'élevait quelques difficultés, il s'expliquait par signes.

Il y eut un moment où Bessières lui fit l'énumération de tous les généraux blessés le jour de la bataille. Cette fatale nomenclature lui fut si poignante, que, retrouvant sa voix par un violent effort, il interrompit ce maréchal par cette brusque exclamation : « Huit jours de Moscou, et il n'y paraîtra plus ! »

Pendant, quoiqu'il eût placé jusque-là tout son avenir dans cette capitale, une victoire si sanglante et si peu décisive avait affaibli son espoir. Ses instructions, du 11 septembre, à Berthier pour le maréchal Victor, montrèrent sa détresse : « L'ennemi, attaqué au cœur, ne s'amuse plus aux extrémités. Dites au duc de Bellune qu'il dirige tout, bataillons, escadrons, artillerie, hommes isolés, sur Smolensk, pour pouvoir de là venir à Moscou ! »

Au milieu de ses souffrances de corps et d'esprit, dont notre Empereur déroba la vue à son armée, Davout pénétra jusqu'à lui. Ce fut pour s'offrir

encore, quoique blessé, pour le commandement de l'avant-garde, promettant qu'il saurait marcher jour et nuit, joindre l'ennemi et le forcer au combat, sans prodiguer, comme Murat, les forces et la vie de ses soldats. Napoléon ne lui répondit qu'en vantant avec affectation l'audacieuse et inépuisable ardeur de son beau-frère.

Il venait d'apprendre qu'on avait retrouvé l'armée ennemie ; qu'elle ne s'était point retirée sur son flanc droit, vers Kalougha, comme il l'avait craint ; qu'elle reculait toujours, et qu'on n'était plus qu'à deux journées de Moscou. Ce grand nom et le grand espoir qu'il y attachait ranimèrent ses forces, et le 12 septembre il fut en état de partir en voiture, pour rejoindre son avant-garde.
